

J'ai à me faire les plus amers reproches,
 Mon excellent ami, de la négligence
 qui m'a valu votre lettre. Il est vrai
 que Peter m'a remis depuis
 ma amorce en un deux cahiers de
 Journaux Anglais; mais il est vrai
 aussi que je n'ai pu encore en
 le temps de les regarder, et qu'ainsi
 je ne Vous en oublie, que parce
 que j'ai oublié l'objet qui Vous
 intéresse. Ces Journaux se trouvent
 à Weinbau; mais Vous pouvez
 être sûr, que Vous les aurez demain
 matin, ainsi que le No. de l'Ed.
 Révisé que Vous me demandez.

Quant à votre affaire avec
 le Prince, je suis loin de justifier
 ou d'approuver ses procédés envers Vous.
 Mais j'éproue complètement, ce que l'a



guidé dans ces procédés. La plus simple
de toutes les explications est toujours
de croire, qu'il n'y avait aucun calcul
dans le mal qu'il Vous a fait, qu'il
Vous a tout vraiment négligé et oublié,
comme cela ne lui arrive que trop
souvent. A la première occasion favorable
je lui parlerai de Vous, et j'en
Vous rendrai fidèlement compte de
réfusal. Il est inutile d'ajouter
que, si le mal dépendait de moi,
tout serait longtemps arrangé au gré
de Vos vœux; je Vous prie de
ne jamais douter de mon amitié
sincère, et de l'intérêt réel que
je prends à Votre situation.

Geul
C. Meroddi 24/11/1877